

Les politiciens auraient-ils une âme?

Jacques Guay

Numéro 10, automne 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21322ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Guay, J. (1983). Les politiciens auraient-ils une âme? *Nuit blanche*, (10), 4-5.



par Jacques Guay

LES POLITICIENS AURAIENT-ILS UNE ÂME ?

Sur le coup, malgré certains passages à l'écriture par trop forcée, le *Désobéir* de Claude Charron m'a ému. Quoi, ces politiciens auraient donc une âme?

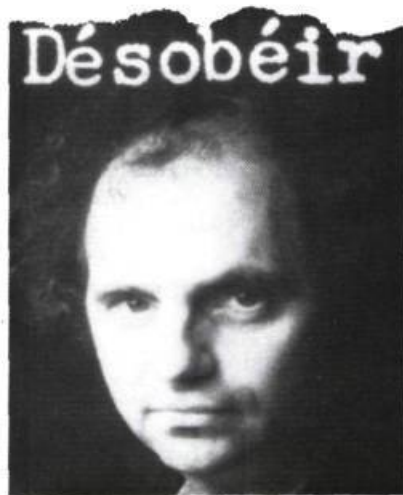
Le journaliste en moi eut même quelques remords. C'est que la presse a donc un certain pouvoir? Celle de faire mal à ces vedettes d'un jour ou de quelque temps dont elle se nourrit? Une phrase tombée même machinalement au fil d'un article peut laisser tant de traces?

L'Assemblée nationale est une scène, parfois un cirque, où évoluent des personnages auxquels bien peu de courriéristes parlementaires croient. Le cynisme en ces lieux est de rigueur.

Vérité ou mensonge... ■

Il est difficile en effet, à entendre certains discours, à voir s'animer d'un coup et même se passionner tel ou tel qui sombrait l'instant d'avant dans l'indifférence, de croire à ce spectacle. Ou plutôt de croire qu'il ne s'agit pas d'un spectacle.

Et s'il est bientôt impossible de se convaincre que tout y est vérité, il est facile de penser tout le contraire. C'est même une protection pour les êtres sensibles. Car ce théâtre sans nuances où le spectateur est appelé à choisir un camp exige de ceux qui y croient une foi aveugle et encourage tous les autres à lui tourner peu à peu le dos ou à développer un intérêt purement esthétique pour la performance du moment. Rien ne



ressemble plus au sport que la politique, surtout dans un système de bipartisme aveugle où règne la discipline de parti.

Le roi René ■

Mais le politicien n'est pas là pour divertir — du moins en principe. Il peut même être au pouvoir, c'est-à-dire prendre des décisions qui affectent le quotidien des citoyens. Nous sommes tous, bien malgré nous parfois, parties prenantes à ce jeu dont nous connaissons mal les règles.

Et là où avec quelque insolence, du moins aux yeux de certains, Madame Lise Payette dans *Le pouvoir? connais pas!* décrivait le conseil des ministres, Claude Charron, confessant sa vénération pour René Lévesque, démontre à son insu que, tout compte fait, nous sommes dans un véritable régime présidentiel.

Nous croyons élire une équipe, nous plébiscitons un «cheuf» entouré, tout au plus, de conseillers, les uns élus, les ministres, les autres pas, ses amis et intimes, les éminences grises.

Le désabusement ■

Madame Payette a témoigné de la difficulté d'être femme dans ce milieu où se forge le destin collectif, M. Charron de celle d'être marginal. Mais tous deux auront été finalement désabusés comme tant d'entre nous qui avons cru à l'aventure d'une formation politique différente, seule capable d'assurer notre salut national.

Et c'est, entre autres, sur ce désabusement que se penche le sociologue Marc-Adélaïde Tremblay dans *L'identité québécoise en péril*. Dans un style assez terne mais en des mots qui savent éviter le jargon trop souvent hermétique des sciences dites humaines, M. Tremblay s'efforce de décrire ce que sont devenus depuis un siècle les Québécois avec leurs rêves de grandeur, leurs révoltes vite ravalées et leurs échecs.

Quant au psychiatre Jacques Mackay, il retrouve des accents des années 60 pour parler à nouveau d'Indépendance dans *Le courage de se choisir*, un essai politique d'une centaine de pages que n'aurait pas renié le Rassemblement pour l'Indépendance nationale.

La foi de l'incrédule ■

Penseur du Mouvement laïque qui s'est sabordé avant d'avoir atteint

son plus important objectif, de véritables écoles laïques (le sujet est toujours d'actualité), le Dr Mackay a conservé une foi très pure dans «la pleine souveraineté du Québec» et il ose le clamer en cette période d'incrédulité.

Notre dernière épopée ■

Le début des années 80 aura été pour les Québécois la période des remises en question et des bilans. Le journaliste Roger Lacasse a voulu faire, dans un ouvrage abondamment illustré, celui de la Baie James, notre dernière grande épopée à laquelle auront participé en dix ans près de 100 000 travailleurs.

Cela avait commencé à la fin des années 50 avec la Bersimis et s'était continué avec la Manicouagan qui devait consacrer un chanteur, George Dor, et un homme politique, René Lévesque.

La Manic fut un symbole, celui de notre réveil collectif, mais l'ouvrage devait conserver le nom de

celui qui n'avait pas choisi d'y mourir, Daniel Johnson, l'inventeur de l'Égalité ou l'Indépendance.

Un slogan raté ■

Depuis nous n'avons eu ni égalité ni indépendance, et la Côte nord se meurt. La Baie James, elle, ne fut jamais un symbole si ce n'est celui de nos divisions.

En 1973, dans un livre retiré de la circulation puisqu'il avait été lancé en pleine dispute juridique avec les Amérindiens, Robert Bourassa affirmait que «la Baie James c'était la jeunesse du Québec à la conquête de son avenir». Dix ans plus tard c'est terminé, le Québec ne sait plus à quel Pechiney offrir ses surplus d'électricité et la jeunesse se cherche un avenir à conquérir. Robert Bourassa, lui, refait surface, semblable à lui-même, tel qu'il était il y a dix ans.

La Baie James n'en a pas moins été le Québec lointain et glacé, terriblement quotidien, de 100 000 Québécois dont plusieurs auront

passé toute leur vie d'hommes actifs dans ces Sibéries que furent la chaîne la Bersimis, la Manicouagan et les L.G. dont les noms chiffrés n'avaient rien pour inspirer les chansonniers. C'est ainsi que les hommes vivent et que les politiciens au loin s'en servent.

Commentant le livre de Claude Charron, son ex-collègue, qui fut lui aussi du premier carré, Lucien Lessard affirmait qu'il y voyait là le signe que Claude allait un jour revenir en politique active. C'est bien pourquoi finalement je fus moins ému que je l'aurais dû et que je termine cette chronique en bouclant la boucle. Parce qu'ici, quand tout finit, tout recommence. ●

Claude Charron, *Désobéir*, VLB.
Lise Payette, *Le pouvoir? connais pas!*, Québec/Amérique.
Marc-Adélaïde Tremblay, *L'identité québécoise en péril*, Éd. Saint-Yves.
Jacques Mackay, *Le courage de se choisir*, L'Hexagone.
Roger Lacasse, *Baie James, une épopée*, Libre Expression.
Robert Bourassa, *La Baie James*, Éd. du Jour.

Publications

INSTITUT QUÉBÉCOIS DE RECHERCHE SUR LA CULTURE



Chronologie littéraire du Québec
Sylvie Tellier.
350 pages 18,50 \$



Je me souviens — La littérature personnelle au Québec (1860-1980)
Yvan Lamonde.
275 pages 17,00 \$



L'imprimé au Québec — Aspects historiques (18^e — 20^e siècles)
sous la direction de Yvan Lamonde.
371 pages 18,00 \$



Le Manuel d'histoire de la littérature canadienne de Mgr Camille Roy
Lucie Robert.
196 pages 11,00 \$

Ces documents sont disponibles dans toutes les librairies ou à:
Institut québécois de recherche sur la culture
93, rue Saint-Pierre
Québec (Québec)
G1K 4A3
tél.: (418) 643-4695

